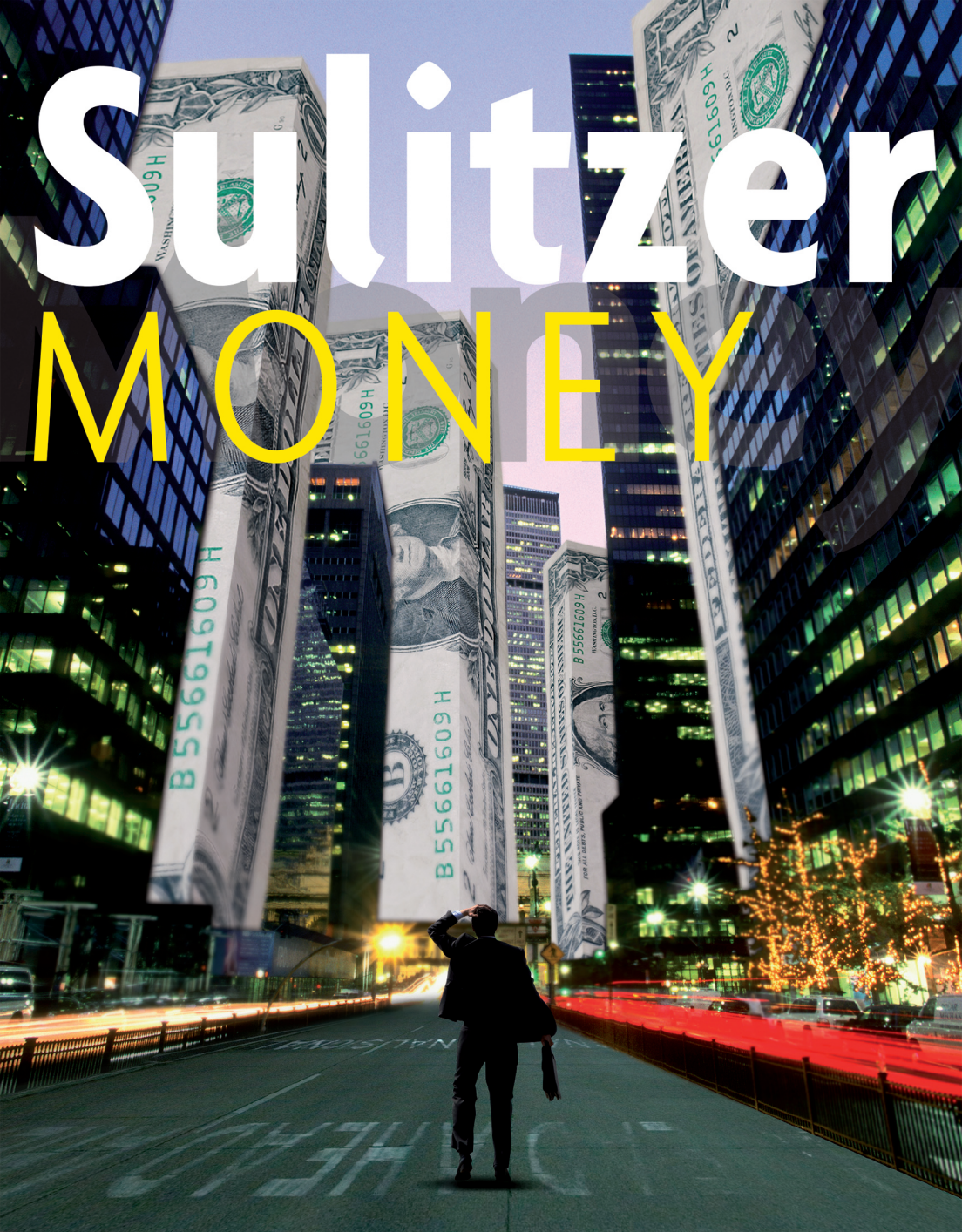




Sulitzer MONEY

**QUAND LES IDÉES
FONT FORTUNE**



éditions du
ROCHER

MONEY

PAUL-LOUP SULITZER

MONEY

Toute ressemblance avec des personnes ou des événements réels
est bien évidemment pure coïncidence.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous
pays.

© Éditions Denoël, 1980.

© Éditions France Loisirs, 1989.

© Éditions du Rocher, 2010.

ISBN : 978-2-268-06970-8

ISBN pdf : 9782268092911

*À mon père.
Pour mes fils James-Robert et Jacques-Édouard,
mes filles Olivia et Joy,
ma petite-fille Anna-Teresa
et pour Annabelle.*

« Make Money »
C'est aussi un art,
une passion sans rapport avec son objet,
une permanente quête de l'inaccessible...
C'est une danse ironique,
distante et désespérée devant le Temps.

P.-L. SULITZER

PREMIÈRE PARTIE
Une ivresse féroce et gaie...

1

Je suppose que l'on peut aussi bien commencer l'histoire ce 23 novembre au matin, vers onze heures trente, dans cette maison d'Old Queen Street, en bordure de Saint James Park, à Londres. Pourquoi pas ? C'est à ce moment-là que tout s'est joué, peut-être pas à onze heures trente précises, mais à partir de onze heures trente et au cours des cinq ou six heures qui ont suivi.

Le 23 novembre 1969, vers onze heures trente du matin, le policier venu de Scotland Yard s'assied en face de moi. J'ai encore dans l'œil le dessin du veston de tweed qu'il portait ce jour-là ; c'est un homme d'environ quarante ans, avec un visage d'Écossais roux, à la chevelure épaisse et bouclée tranchée par une raie rectiligne sur le côté gauche et prolongée à droite par un cran à double détente, s'appelant Ogilvie au Watts. Il suit les déménageurs des yeux.

– Vous quittez cette maison ?

– C'est elle qui me quitte. On me reprend tout ce que je n'ai pas complètement payé. Je n'ai rien payé complètement.

Téléphone. Je décroche et c'est encore la banque : le deuxième chèque est arrivé à son tour ; ils trouvent la situation *unbearable*, insupportable, ils me demandent ce que je compte faire, à quelle heure je serai chez eux, le plus tôt étant le mieux et est-ce que je sais ce qu'est un protêt ? « Je serai chez vous le plus tôt possible ? – Quand ? – Dans une heure. » Je raccroche et j'ai toujours les yeux marron pensifs de ce policier fixés sur moi. Il a très certainement entendu, et compris qui m'appelait et pourquoi, mais il affecte de n'en avoir rien fait.

– Bon, dit-il, il me vient une idée : le mieux serait peut-être de refaire pas à pas ce que vous avez fait cette nuit-là. Vous n'y êtes pas obligé. Mais cela nous ferait gagner du temps. Et me permettrait de vous libérer plus vite.

Je me lève, les jambes lourdes.

– Allons-y.

Les déménageurs ont déjà fait et font encore du bon travail : ils ont commencé par le deuxième étage qu'ils ont entièrement vidé de tout ce qu'il contenait, ont poursuivi par le premier, vidé de même. Ils s'attaquent à présent au rez-de-chaussée et enlèvent tout, absolument tout, y compris le petit dessin à la plume qui représente la maison de Saint-Tropez.

– Quel âge avez-vous ?

– Vingt et un ans. Vingt et un ans, deux mois et quatorze jours.

– Quand avez-vous loué cette maison ?

– Il y a deux mois et quatorze jours.

– Cette soirée d'avant-hier était la première du genre ?

Je suis des yeux le dessin qui s'en va, entre les mains de l'un des déménageurs.

– Pas la première.

Entre le premier étage et les salons du rez-de-chaussée, il y a quelques marches. Nous les gravissons. Je me retourne une dernière fois pour tenter d'apercevoir le dessin mais l'homme qui le portait a gagné la rue, et les camions.

– Pas la première, mais sûrement la dernière.

– Vous fêtiez quelque chose en particulier ?

Je pivote et le fixe :

– Ma ruine.

Nous sommes dans l'escalier conduisant au premier étage. Je dis :

– J'étais en bas, dans le salon de droite. Je l'ai vue qui montait cet escalier. Elle s'est retournée, exactement ici. Elle m'a regardé, m'a fait un signe de la main puis a continué.

– Aucune expression particulière ?

– Non.

– Il y avait beaucoup de monde ?

– J'avais invité cinquante personnes. Il en est venu le triple. De la folie.

– L'heure ?

– Trois heures du matin, à peu près.

Nous arrivons sur le palier du premier étage. Halte. Je dis encore :

– Ensuite, il s'est passé trente, quarante minutes. J'étais toujours en bas dans les salons. Je voulais monter aussi pour la rejoindre, mais il était difficile de se frayer un chemin à travers cette foule, et tout le monde me reconnaissait, me parlait, me retenait.

– Mais finalement vous êtes monté...

Nous repartons. L'escalier du deuxième étage.

– Finalement, je suis monté.

Un flamboiement brutal de ma mémoire : l'image de ce même escalier à présent vide et dépouillé même de sa moquette mais qui était alors submergé par cette foule exubérante, par cette horde, ces grappes humaines accrochées aux marches et me criant au passage : « Joyeuse Ruine, Franz ! » Cela dure une seconde, à peine, même pas. Immédiatement après, l'escalier réapparaît tel qu'il est réellement : silencieux, sonore et désert.

– Comment saviez-vous qu'elle se trouvait précisément au second étage, dans cette partie de la maison ?

– Elle seule, avec moi, avait la clé de ma chambre, que j'avais fermée pour la soirée.

– Vous vous étiez disputés ?

– Non. Si. Un peu.

– Vous saviez qu'elle se droguait ?

Le palier du deuxième étage.

– Oui.

Nous avons suivi la galerie, nous arrivons devant la porte de ma chambre, qui est ouverte, qui était alors fermée. Deuxième flamboiement de ma mémoire, et le son s'y ajoute soudain à l'image : je me revois d'un coup devant cette même porte, essayant en vain d'en faire pivoter le battant, trente-deux heures plus tôt.

– Et vous-même ? Je veux parler de la drogue.

– Non. Non, jamais.

Je suis sur le pas de la porte et je n'arrive pas à la franchir ; je n'y arrive tout simplement pas, la gorge et l'estomac noués.

– Je n’ai pas pu ouvrir la porte, elle l’avait fermée à clé de l’intérieur, et elle avait laissé la clé dans la serrure.

– Vous avez frappé.

– J’ai frappé et tous ces imbéciles dans les escaliers se sont empressés de m’imiter, croyant à un jeu, à...

– À une querelle d’amoureux, dit le policier strictement impassible.

En réalité, j’ai pensé les mots en temps voulu, mais c’est autre chose de les prononcer.

– Ils faisaient tant de bruit tous autour de moi qu’elle aurait aussi bien pu crier de l’intérieur sans que je l’entende.

– Vous avez donc fait le tour.

Je transpire à grosses gouttes. La sensation de malaise devient plus forte à chaque seconde.

– J’ai fait le tour par la cour intérieure. Et je suis entré dans la salle de bains par le vasistas.

Constatant que je ne bouge toujours pas, le policier m’écarte doucement de la main et franchit lui-même le seuil. Il traverse ma chambre et tourne immédiatement à droite pour pénétrer dans la salle de bains, il disparaît de ma vue. Mais sa voix me parvient :

– Ce vasistas-là ?

– Il n’y en a pas d’autre.

J’appuie mon épaule, puis mon front contre le chambranle, et je baigne littéralement dans la sueur. La voix du policier m’arrivant :

– Pourquoi cette acrobatique précipitation de votre part ? Vous auriez pu vous rompre le cou. Elle aurait pu simplement vouloir s’isoler pour boudier. Vous aurait-elle laissé entendre qu’elle allait se suicider ?

– Non.

Je l’entends qui ouvre le vasistas, se hisse jusqu’à l’ouverture, redescend.

– Mais vous pensiez qu’étant donné son exaltation naturelle, sous le coup de la dispute qu’elle avait eue avec vous, sous l’influence de la drogue qu’elle a dû prendre à ce moment-là, de cet alcool qu’elle avait sans doute bu, vous pensiez que pour toutes ces raisons elle pouvait tenter de se suicider ?

– Oui.

Il ouvre des placards.

– Et néanmoins, vous avez attendu trente à quarante minutes avant de vous préoccuper d’elle ?

Fouetté par le sous-entendu, par ce qu’il a d’injuste mais aussi parce qu’il relance ce sentiment de culpabilité qui est en moi, je fais les quelques pas qui me séparent encore de la salle de bains. J’entre dans celle-ci. Explode alors le troisième flamboiement de ma mémoire, comme un soleil écarlate ; et cette fois, aux images et aux sons, les odeurs viennent s’ajouter, odeur fade de ce sang qu’elle a projeté partout, dont elle a maculé les murs, la baignoire, le lavabo de marbre et jusqu’au verre dépoli du vasistas, quand elle s’est follement tailladé au rasoir les poignets, les chevilles, le ventre et les seins, quand elle s’est pendue.

Et j’ai juste le temps de me précipiter pour aller vomir.

Le même jour mais deux heures plus tard, soit vers une heure trente, je suis dans Charles-II Street, à l’entrée de cette banque dont le service du contentieux n’a pas cessé de